

EXODES

HUIT REGARDS SUR LES MIGRANTS

■ Environ 200 millions de personnes vivent hors de leur pays d'origine. Et ce phénomène pourrait s'accroître. Pour des motifs économiques, mais aussi à l'occasion de catastrophes naturelles ou de guerres (voir aussi notre dossier sur la RDC, pp. 40-41). ■ Ce mouvement planétaire est le sujet de l'exposition "Terre natale : ailleurs commence ici", présentée à la Fondation Cartier, à Paris, en partenariat avec *Courrier international*. Une manifestation sous la forme d'un dialogue entre le photographe Raymond Depardon et le philosophe Paul Virilio.



Nouvelle époque, nouvelles

Technologies de surveillance, centres de rétention offshore, panoplie toujours plus vaste de catégories de visas... Autant de vaines tentatives d'endiguer et de canaliser les mouvements de populations.

MUTE (extraits)
Londres

Les technologies et les architectures de frontière prolifèrent autour et au-delà des murs du contrôle migratoire. Ces technologies ont pour but de trier, effacer, enfermer, ralentir ; de séparer ce qui a potentiellement de la valeur de ce qui n'en a pas ; d'ériger des frontières à l'intérieur et autour des Etats et des individus.

"Tiers" monde et "premier" monde, colonie et empire, travail salarié et travail précaire ou servile : ces distinctions sont ébranlées par les mouvements de populations sans précédent que connaît le monde depuis la fin du XX^e siècle. Les flux ont changé de cap, se sont inversés, les (ex-)colonisés sont allés vers les colonisateurs. Avec, pour conséquences, la militarisation des forces de police, la surveillance préventive, le recours accru au confinement

■ **Les auteurs**
Angela Mitropoulos vit à Londres. Elle écrit sur les frontières et les migrations depuis 1998.
Bryan Finoki vit à San Francisco. Il est l'auteur du blog *Subtopia* (subtopia.blogspot.com), dans lequel il traite de la militarisation de l'espace urbain et des frontières.

comme moyen d'assurer le maintien de l'ordre, une peur diffuse et une suspicion qui ne se limitent plus aux "marges". Ces technologies en forte expansion, qui visent à déplacer la misère chez les autres, laissent souvent derrière elles un sillage de mort et de souffrance. Mais leur essor est la preuve que les murs ne peuvent rien face à des mouvements qui restent indétectables tant qu'ils ne se sont pas produits.

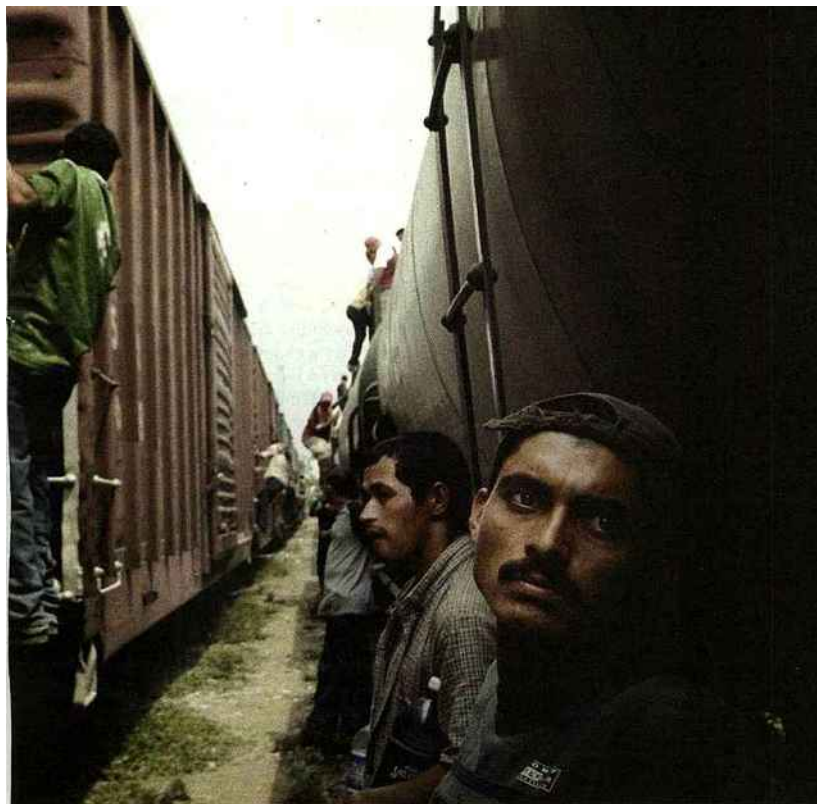
SUPERFLUIDITÉ

La superfluidité est le mouvement du surnuméraire à la limite du détectable. Elle provoque le vide juridique du centre de rétention. Elle détermine le sort des apatrides ; de ceux qui vivent indéfiniment dans des aéroports (voir p. 54), des camps frontaliers administrés par l'ONU (voir p. 58) ou des campements sauvages ; des sans domicile fixe ; des personnes évacuées en vertu des décrets d'urgence de la catastrophe naturalisée ; de ceux qui travaillent sous la menace constante de l'expulsion, avec la panoplie toujours plus vaste de catégories de visas et de clauses sur le travail servile. La superfluidité, c'est du mouvement endigué et canalisé à la fois, l'excès étant laissé en suspens et rendu captif à des fins de tri. Et, entre ceux qui sont qualifiés de "populations flottantes" (comme les hordes de migrants intérieurs en

Chine, voir p. 55) et ceux qui sont rendus superflus après calcul de leur valeur potentielle, il y a le centre de rétention offshore, ancré à proximité des côtes de la citoyenneté.

EXTERRITORIALITÉ

Au retour du bateau prison correspond le recours à des frontières juridiques et économiques mouvantes opérant en flux tendu. L'exterritorialité n'est ni totalement légale ni tout à fait illégale. Elle est le non-espace légalement institué dans lequel tout devient possible. Elle est l'architecture de l'ambiguïté morale, un camouflage spatial ; la typologie du techniquement non-existant et du minutieusement surveillé. Elle est ce qui programme la superfluidité, la transcrit dans le paysage – des fragments de territorialité déterritorialisés de façon à rétablir des frontières et des droits de passage. C'est le centre de rétention de migrants offshore testé par le gouvernement australien dans le Pacifique (voir CI n° 854, du 15 mars 2007) et exporté vers la Libye via l'Union européenne. Ce sont l'Etat fantôme et les milices privées, les pratiques de transfèrement de prisonniers et de sous-traitance de la torture, les zones franches d'exportation et les régions de *maquiladoras* (nom donné au Mexique aux usines de sous-traitance et d'assemblage) (Suite page 44) ▶



▲ A la frontière entre le Guatemala et le Mexique, des candidats à l'émigration tentent d'embarquer sur des trains à destination du Nord.

frontières

EXPOSITION Depardon, Virilio : regards croisés

Terre natale : ailleurs commence ici : sous ce double titre un peu paradoxal, l'exposition présentée par la Fondation Cartier pour l'art contemporain* (du 21 novembre 2008 au 15 mars 2009) propose une réflexion sur la question de l'enracinement et du déracinement, nourrie par le photographe et cinéaste Raymond Depardon et par le philosophe et urbaniste Paul Virilio. Raymond Depardon, dont on connaît les origines rurales et le rapport à la terre (voir son film *La Vie moderne*, sorti en salles le 29 octobre), a entrepris ici de conserver la trace sonore et visuelle d'un monde en voie de disparition, celui des Indiens, des paysans, des îliens, d'hommes et de femmes enracinés dans leur territoire et dans leur langue, et qui veulent y demeurer.

Mais cette volonté de demeurer n'est-elle pas dérisoire face à l'accélération des mouvements, à cette "grande mobilisation migratoire" qui remet en question la notion de terre natale et jusqu'à celle de géographie ? C'est ce que s'attache à montrer Paul Virilio, qui travaille depuis

longtemps sur la vitesse et la réduction du monde. Il le donne à voir par l'intermédiaire d'images d'actualités diffusées sur une mosaïque d'écrans et commentées par lui.



Cette installation est complétée par un ensemble de cartes dynamiques mettant en évidence différents aspects des mouvements de population : transferts d'argent, flux de réfugiés et de déplacés, migrations urbaines.

Le catalogue édité pour l'occasion permet d'explorer et d'approfondir les questions abordées dans l'exposition. On y trouve un texte inédit de Paul Virilio, *Stop Eject* (dont nous publions le début ci-contre), une centaine de photographies de Raymond Depardon (dont nous vous proposons une sélection p. 51), une conversation entre Raymond Depardon et Paul Virilio, ainsi que des contributions du philosophe Peter Sloterdijk et des anthropologues Marc Augé, Bruce Albert et Michel Agier, entre autres.

* Fondation Cartier pour l'art contemporain, 261, boulevard Raspail, 75014 Paris, tél. : +33 1 42 18 56 50, <fondation.cartier.com>.

OUTLAND Bientôt 1 milliard de migrants

Paul Virilio travaille depuis longtemps sur l'exode et la fin de l'espace géographique. Nous reproduisons ici le début de son texte "Stop Eject", publié dans le catalogue de l'exposition "Terre natale : ailleurs commence ici".

Selon un rapport publié en 2007 par l'ONG britannique Christian Aid, on estime à près de 1 milliard le nombre des futurs migrants de l'environnement. D'après ce document, 645 millions de personnes devraient, d'ici une quarantaine d'années, se déplacer à cause des grands projets – l'exploitation minière intensive ou la construction de barrages hydroélectriques –, 250 millions en raison de phénomènes de réchauffement climatique, d'inondation ou de submersion du sol littoral, et enfin 50 millions au moins pour fuir les conflits engendrés par ces bouleversements catastrophiques du repeuplement démographique de la planète.

Devant cette crise migratoire sans précédent, incomparablement plus grave que l'immigration de l'âge industriel, et que certains dénomment l'"offensive migratoire" du III^e millénaire, la question de l'urbanisation du monde contemporain se trouve posée en des termes qui remettent en cause la distinction classique entre SÉDENTARITÉ et NOMADISME.

En effet, après l'ère multiséculaire du stationnement durable dans les quartiers d'un cadastre urbain qui devait, dans l'Antiquité, introduire le "droit de cité" de la localisation politique et, enfin, l'"État de droit" des nations, c'est l'ère de la circulation habitable qui débute avec cette délocalisation transpolitique, remettant en question la GÉOPOLITIQUE du peuplement de l'âge de la mondialisation. Et cela à l'instant précis où, grâce aux télétechnologies de l'information, le sédentaire demeure partout chez lui et le nomade nulle part, en dehors de l'hébergement provisoire d'une transhumance désormais sans but, non seulement entre les divers pays mais au sein d'une même patrie et d'un territoire où les camps de réfugiés succèdent non pas aux BIDONVILLES de naguère, mais aux VILLES ; la mégalopole des exclus de tout bord venant concurrencer celle, bien réelle, des inclus de l'OUTRE.VILLE.

L'exotisme du malheur venant ainsi à la rencontre de celui du bonheur touristique, on imagine aisément l'ampleur du télescopage de ces populations désarrimées de leur urbanité, comme hier de leur ruralité coutumière, et l'accident d'une circulation

devenue globale et non plus locale, comme jadis, à l'époque des grandes invasions. [...]

Après le stationnement "durable" du peuplement de l'histoire du passé, la circulation "habitable" ouvre de vertigineuses perspectives en matière de repeuplement planétaire.

Ayant perdu son hinterland rural, après ses faubourgs, la MÉTACITÉ de demain ne résistera pas très longtemps encore à la pression démographique de l'OUTLAND, à l'exode d'un peuplement sans espoir de retour à la sédentarité de la ville libre des origines.

On imagine mal, en effet, l'avenir radieux du "développement durable" devant ce CHARIVARI de moyens de communication et de télécommunication, progressistes certes, mais bien incapables de faire face à la tragédie transpolitique de l'écologie. A l'effet de serre atmosphérique du climat terrestre, comme à celui dromosphérique de l'exode massif des foules découvertes.

Ici, ce n'est donc plus l'INSTANT.CITY des futuristes anglais qui s'impose à l'esprit des bâtisseurs, mais plutôt le NON.STOP CIRCUS, la croisière au long cours des exilés de l'externalisation. "Guerre de tous contre tous", ultime figure d'une sorte de guerre civile de mouvement qui succéderait ainsi à l'ancestrale guerre de siège de la Commune ou des banlieues défavorisées. De fait, nous assistons là, au début de ce III^e millénaire, à l'émergence d'une forme absolument inconnue d'exterritorialisation du potentiel humain susceptible d'interdire bientôt toute possibilité d'un quelconque potentiel urbain, qui déboucherait, cette fois, sur une forme nouvelle d'EXCENTRICITÉ où la quête d'une EXPLANÈTE, d'un OUTRE.MONDE de substitution à l'ancien trop pollué, se doublerait ici-bas de celle de l'OUTRE.VILLE, sorte de plate-forme logistique dont l'aéroport, après le port et la gare, n'est jamais que le modèle réduit.

Faisant ainsi l'impasse sur le droit du sol de la géopolitique comme sur la persistance historique des sites, la révolution de l'emport viendrait parachever celle des transports, la révolution des transmissions aboutissant à ce PLANISPHERE interactif susceptible, nous dit-on, de suppléer à la trop étroite BIOSPHERE et à ses cinq continents, grâce aux performances informatiques d'un continent virtuel celui-ci. La grande colonie cybernétique succédant aux empires de jadis.

Paul Virilio

► pour l'exportation]. Ce sont la base militaire américaine de Guantanamo Bay à l'extrémité de Cuba, le nombre croissant d'"officiers de liaison" européens, australiens et canadiens en poste dans les aéroports du monde entier pour effectuer des contrôles préventifs de passeports. L'exterritorialité est la frontière rendue transportable, parce que la variable significative qu'il s'agit de contenir et de contrôler n'est autre que le déplacement des corps.

IDENTIFICATION

Les techniques de biométrie et de surveillance font de chacun un suspect sur lequel ne pèse aucune charge particulière. Ce sont les principes de mesure et de classement appliqués à la peau, à l'œil, à l'ossature, à la démarche, à la voix, à l'affect, au comportement. C'est la question du garde-frontière "*Halte ! Qui va là ?*" – question qui fait de l'identification la condition du franchissement de la frontière – multipliée et (post) industrialisée. Ce que l'on retient surtout de ces rejets high-tech de la phrénologie et de l'eugénisme que sont la biométrie et la surveillance, ce sont les erreurs scandaleuses (et parfois mortelles) d'identification qu'elles induisent, leur coût et leur extraordinaire fiasco. L'identification formelle est contrariée de façon récurrente par le mouvement. Quelqu'un grimace, quelqu'un d'autre se retourne ou bouge un tout petit peu, court trop vite, parle du nez, se tord nerveusement les mains. Les mouvements ne peuvent être fixés sous forme de données ou d'images qu'une fois qu'ils ont eu lieu. Ce qui fait qu'un corps n'est pas un objet est ce qui rend les technologies de reconnaissance défailtantes.

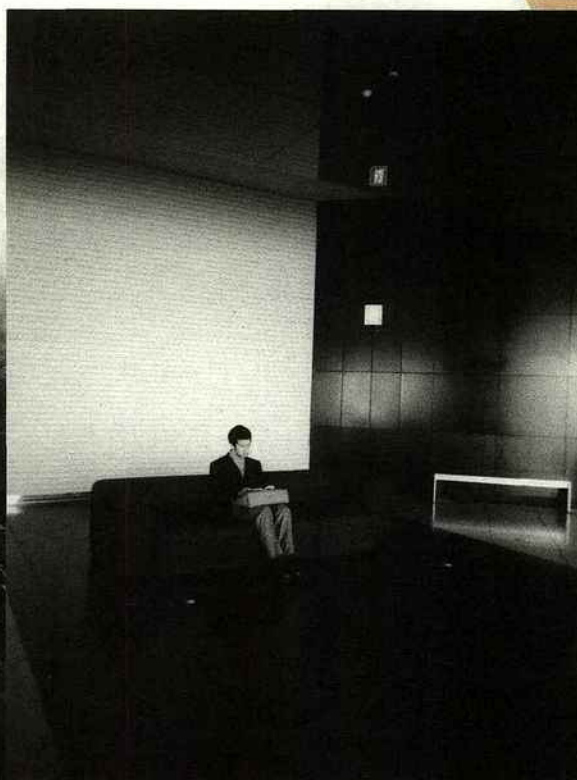
EN DESSOUS

Ces vingt dernières années, des tunnels ont été creusés sous les deux frontières qui font le plus souvent l'actualité. Depuis le lancement aux Etats-Unis de l'opération Gatekeeper [mise en œuvre en 1994 pour sécuriser la frontière avec le Mexique et endiguer l'immigration clandestine], quelque 70 tunnels ont été découverts le long de la frontière américano-mexicaine, dont l'un de plus de 1,5 kilomètre de long. Le sous-sol de la bande de Gaza est percé de centaines de tunnels au niveau de la frontière avec Israël et de celle avec l'Égypte, et l'on en découvre de nouveaux quasiment toutes les semaines.

Partout où il y a des frontières, les gens trouvent le moyen de les contourner, de sauter par-dessus, de passer à travers ou en dessous. Ce qui est en excès déborde, s'infiltrer par les fissures, les élargit, en ouvre de nouvelles. Dans ce domaine, l'expérimentation est capitale. En matière de franchissement des frontières, ce qui marche déjoue ce qui est établi. Sans chercher à revendiquer un territoire, sans s'articuler sur la visibilité et la reconnaissance, l'acte même du franchissement des frontières se produit comme il peut. La transformation et la prolifération des technologies frontalières sont des tentatives pour s'adapter à cette expérimentation, pour la devancer en allant dans son sens, pour la circonscrire et la dévier. En cherchant à réimposer le présent rétrospectivement et indéfiniment, elles sont le décalque architectural et technologique de mouvements déjà engagés et souvent disparus depuis longtemps.

Angela Mitropoulos et Bryan Finoki

Depardon, piéton universel



Enracinement et déracinement, rural ou urbain : des thèmes clés que l'on retrouve dans les photographies de Raymond Depardon présentées dans l'exposition "Terre natale" à la Fondation Cartier (lire aussi p. 43). Il commente ici ses images.

◀ "Tokyo reste pour moi la ville la plus moderne du monde. Dans les années 1980 on continuait de fantasmer sur New York. Est-ce à cause du 11 septembre ? New York n'est plus pour moi la grande 'ville-monde'. Tokyo, c'est gratte-ciel et solitude au sein d'une urbanisation sophistiquée. Tout fonctionne avec des cartes à puce. Il n'y a plus de guichetiers."

◀ "Abra Pampa, Argentine. Une route, un matin... Ma seule arme est le sourire. En Argentine, la colonisation a été particulièrement violente avec les Indiens. Mais contrairement à d'autres lieux, il en reste ici quelques-uns. Ceux-ci, celles-ci."

